

Barbara Emerson, *The First Cold War: Anglo-Russian Relations in the 19th Century*, Londres, C. Hurst & Co Publishers Ltd, 2024, 549 p. – ISBN 978-1805260578.

La lecture de *The First Cold War: Anglo-Russian Relations in the 19th Century* propose une plongée dans l'histoire des relations internationales du XIX^e siècle avec style. D'une écriture élégante marquée de longues périodes rythmées empreintes d'une discrète ironie, l'ouvrage se focalise quasi exclusivement sur les diplomates, les membres des familles royales et les ministres comme sujets historiques à part entière. On appréciera particulièrement le recours extensif de Barbara Emerson aux citations *verbatim* et aux anecdotes de Cour.

Si la verve de l'A., la perspective large qu'elle adopte et son sens de la synthèse évoquent les grands classiques de l'histoire russe oxfordienne que l'on doit à Hugh Seton-Watson, qu'elle cite d'ailleurs à plusieurs reprises¹, ainsi que la meilleure tradition britannique du *historical non-fiction*², l'ouvrage peine néanmoins à convaincre.

Mais est-ce vraiment là ce qu'il cherche à faire ? Dans cet impressionnant volume de 549 pages, l'A. se propose de revisiter l'histoire des relations russo-britanniques, en trente-deux chapitres s'étirant de l'établissement initial de relations diplomatiques et commerciales entre la Moscovie et l'Angleterre des Tudor en 1553 jusqu'à la signature de la Convention anglo-russe de 1907. Mais sans introduction autre qu'une préface signée d'un ancien ambassadeur britannique, Sir Roderick Braithwaite, de même que sans conclusion, il est difficile de cerner la ou les thèses qu'il se propose de défendre. Il est pourtant doté

1. Hugh Seton-Watson, *The Russian Empire: 1801-1917*, Oxford, Clarendon Press, 1967.

2. On pense aux essais d'auteurs comme Peter Hopkirk sur l'Asie centrale (*The Great Game: On Secret Service in High Asia*, Londres, John Murray, 1990) ou comme Neal Ascherson sur la mer Noire (*Black Sea*, New York, Hill and Wang, 1995).

de l'appareil scientifique propre à tout ouvrage universitaire sérieux : cartes, notes de fin, bibliographie fournie (mais dans laquelle les titres parus après 2010 se comptent sur les doigts d'une main), recours à des sources archivistiques croisées, celles du Foreign Office et celles des Archives de politique extérieure de la Fédération de Russie. Barbara Emerson est une historienne sérieuse, habile à peindre à grands traits des tableaux justes et synthétiques d'un contexte donné, et ce, dans des chapitres qui ont le mérite de rester courts. Le problème, pour qui aborde cet ouvrage en espérant comprendre la dynamique des relations russo-britanniques au cours des derniers siècles, est que ces tableaux livrés chapitre après chapitre restent incomplets, figés, rendus trop lisses par une perception de l'histoire restreinte à l'action des élites.

Sous la plume de l'A., ce sont les rois, les reines, éventuellement les scions des familles royales, les membres de l'aristocratie, les diplomates (qui sont souvent les mêmes que les précédents), et les ministres qui font l'histoire. Seules les archives par eux produites ont droit de cité (et de citation). Seule leur parole résonne à travers les pages du livre. La plèbe, le commun, qu'il s'agisse des populations des « centres » impériaux de Londres et de Saint-Pétersbourg, des grandes villes industrielles émergentes, ou des régions plus périphériques des deux Empires, colonisées ou assimilables à des colonies, n'a droit qu'à la portion la plus congrue. Si l'« opinion publique » (quoi que cela ait pu signifier) et la façon dont celle-ci pourrait réagir aux politiques menées en haut lieu apparaît à maintes reprises comme un facteur décisif dans l'orientation que prennent les affaires étrangères britanniques, elle est tout simplement occultée pour le côté russe sans autre forme de procès (p. 263). Ou, pire encore, elle est évoquée de manière spéculaire, de manière à ménager une transition entre un développement sur l'impopularité d'Alexandre II après la guerre russo-turque de 1877-1878 et... son mariage morganatique avec la scandaleuse Ekaterina Dolgoroukova (p. 296). Les mouvements contestataires (charisme, mouvements irlandais en Grande-Bretagne ; populisme, social-démocratie et mouvements autonomes à base ethnique dans l'Empire russe) ne sont présents qu'à l'arrière-plan, évoqués de loin, comme un bruit de fond gênant le travail des diplomates. Les deux seuls cas dans lesquels ce traitement distant du versant socio-économique de l'histoire semble moins incomplet sont le mouvement polonais et le mouvement pour la défense des droits des Juifs. L'A. consacre à ces

deux questions des pages bien informées, pertinentes et suffisamment sourcées pour rendre compte, de manière nuancée, de la perception de ces enjeux par les pouvoir russe et britannique, ainsi que par les communautés juive et polonaise exilées en Grande-Bretagne (p. 228-231 et 310-315).

Ce sont justement ces quelques pages à la fois riches et limpides qui permettent d'identifier là où le bât (méthodologique) blesse. La grande limitation de *The Cold War* est en réalité son absence totale d'approche *croisée* d'une histoire que l'on aurait préférée « comparée », sinon « transnationale ». L'histoire des relations russo-britanniques qui défile entre les pages est celle de deux entités étatiques données comme telles, jamais ou très peu remises en question, entités juxtaposées et dont seules les figures aristocratiques, diplomatiques et/ou royales incarnent les points de contact. Bien sûr, la question de l'écart entre les perceptions réciproques entretenues dans les chancelleries et les expériences sur le terrain est amenée à plusieurs reprises, donnant lieu à des conjectures intéressantes sur les marges de manœuvre respectives des diplomates russes et britanniques. Certes, la commune expérience du fait colonial est régulièrement abordée dans les chapitres traitant de l'Inde et de l'Asie centrale (et dans une moindre mesure dans le cas du Caucase). Mais nulle part les connexions, les transferts, les contacts entre les expériences impériales britannique et russe ne sont évoqués en profondeur, alors que ces objets d'analyse historique – par définition *transnationaux* – ont fait depuis plus de vingt ans la preuve de leurs potentialités heuristiques. Mais ces têtes couronnées européennes et ces élites ne sont-elles pas elles-mêmes transnationales ?, rétorquera-t-on. Peut-être, mais l'ouvrage n'introduit pas la distance nécessaire dans les analyses proposées. On aurait pu imaginer un ouvrage résolument centré sur l'histoire de la diplomatie et des milieux diplomatiques russo-britanniques, qui fasse siennes les méthodes de la prosopographie, de la biographie collective, de l'histoire des mentalités et nous permette de mieux situer ces acteurs diplomatiques aux trajectoires moins normées qu'il n'y paraît. On aurait pu représenter les liens (familiaux, d'allégeance, de patronage...) les unissant par le moyen de schémas, qui auraient rendu la lecture bien plus fluide... Mais *The First Cold War* ne fait pas cela non plus.

À la fin de la lecture, le paradoxe mis en exergue par la préface de Roderick Braithwaite – celui d'une relation mutuelle faite pour l'essentiel de défiance réciproque, qui, le plus souvent, ne déboucha

pas sur des conflits directs – n’est pas rendu plus intelligible, pas plus qu’il n’est analysé jusqu’à ses conclusions logiques. Reste le sentiment d’avoir assisté au passage d’une histoire chargée d’intrigues shakespeariennes, « *full of sound and fury* », dont la signification au-delà du sempiternel conflit de puissances se dérobe. Un coup d’épée dans l’eau ? Restent tout de même l’éloquence de Barbara Emerson, son esprit de synthèse qui fait merveille pour résumer des épisodes particulièrement intriqués de l’histoire diplomatique – notamment la délimitation de la frontière orientale de l’Afghanistan avec la Chine avec le corridor de Wakhan (p. 383-396) –, son talent de portraitiste qui donne vie à une galerie de personnages hauts en couleur, comme l’influente Dorothea von Benckendorff (née Lieven), qui fit la pluie et le beau temps dans les chancelleries européennes des années 1810 aux années 1840. Pour autant, et malgré un déluge de noms (changeants au gré des anoblissements des uns, des exploits conquérants des autres), de dates, de lieux, de traités qui se suivent et se ressemblent pour beaucoup, il est difficile de ne pas sortir de la lecture de *The First Cold War* sans rester sur sa faim.

Camille Neufville
ARCHE – UMR 3400
Université de Strasbourg